

VOYAGE EN GAULE

SEUIL

JEAN-LOUIS BRUNAUX

**VOYAGE
EN GAULE**

REMERCIEMENTS

J'ai plaisir à remercier une nouvelle fois Laurence Devillairs qui a accueilli cet ouvrage et lui a trouvé sa forme définitive, Camille Wolff qui l'a relu et largement amendé et Christian Goudineau qui m'a encouragé à l'écrire.

ISBN 978-2-02-094312-3

© Éditions du Seuil, janvier 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

*Les Gaulois de Poseidonios resteront éternellement
vivants – un modèle offert à la nation française pour
toute extravagance passée et à venir.*

ARNALDO MOMIGLIANO

AVANT LE DÉPART

UN VOYAGE ACCOMPAGNÉ

Il arrive à l'historien de rêver et de désirer faire partager son rêve... plus souvent peut-être que d'autres chercheurs qui travaillent sur une matière encore d'actualité. Lui ne cesse de reconstruire avec les matériaux d'hier. Et son travail ressemble souvent à celui du rêve qui agence les faits, les mots et les impressions à demi effacés pour en faire un récit plus ou moins raisonnable. L'oublier serait sombrer dans un scientisme dangereux : l'histoire tient plus de la littérature que des mathématiques.

Mais à la différence du rêveur, l'historien n'est jamais seul. Il s'entoure de compagnons de songe, ses pairs des temps qui l'ont précédé : les chroniqueurs contemporains, les mémorialistes, les biographes, les historiographes même... la liste peut être longue. Il finit presque toujours par s'attacher plus intimement à l'un d'entre eux, qui lui paraît le meilleur guide, même s'il n'ignore pas que la confiance qu'il lui accorde ne saurait être entière. Si ce n'était le cas, serait-il nécessaire de reprendre le travail, d'ajouter à ce qui a été écrit ? Dès lors, entre l'ombre tutélaire de papier et celui qui l'interroge se noue peu à peu une relation ambiguë, plus encore que celle unissant l'ethnologue à son informateur. L'historien pose à son semblable du passé des questions qui demeurent sans réponse. Il lui reproche sans cesse d'avoir omis de décrire telle ou telle face de la réalité. Il s'use à interpréter les passages obscurs de son œuvre et ceux dont la limpidité lui paraît suspecte. Les silences de son interlocuteur résonnent en

lui comme des critiques à son propre endroit : l'historien actuel ne se condamne-t-il pas à chercher chez son aîné toutes les réponses à ses questions ? Cependant, entre compréhension et incompréhension, une complicité entre les deux hommes s'installe. Ils partagent, par-delà le temps, la même passion.

L'historien explicite rarement cette relation avec ses sources. Il craindrait de nuire à l'image qu'il veut donner de son objectivité. Avouer qu'on privilégie un interlocuteur et donner le sentiment de ne pas systématiquement douter de lui passeraient pour d'indéniables signes de faiblesse. Pourtant l'expérience inverse vaut d'être tentée. Exploiter, jusqu'à ses limites, l'intimité inconsciente qui s'est installée dans le travail quotidien de lecture et de critique. L'aller-retour incessant des questions précises et des réponses incomplètes, souvent biaisées, deviendrait un dialogue, impossible physiquement mais néanmoins authentique, entre les deux hommes au-delà du temps.

Pour l'historien, l'exercice est au plus haut point iconoclaste, puisqu'il s'agit ni plus ni moins de jouer avec l'anachronisme, ce qui, dans sa discipline, est la faute majeure. Pourquoi prendre ce risque ? Pour rêver tout simplement. Mais aussi, plus sérieusement, pour ne pas céder à la facilité confortable – mais qui connaît d'étroites limites – d'écrire une histoire se voulant impersonnelle. L'historien, en effet, joue trop aisément de ses sources, il les utilise comme bon lui semble, met à profit toutes les informations qu'il exhume, mais se garde bien de souligner les absences, les silences dans lesquels elles baignent inexorablement. De cette dentelle souvent défraîchie, en bon démiurge, il tisse un nouveau discours lisse et uni que son lecteur doit recevoir comme tel. Aux interrogations prévisibles de ce dernier, il répond d'avance par un flot de références et de notes de bas de page. Cependant, les questions qui lui sont aujourd'hui adressées jaillissaient déjà des sources anciennes qu'il utilise et auxquelles il impose silence chaque fois qu'elles deviennent embarrassantes. Ne pas ressusciter les dernières, c'est ignorer, par avance, les premières, c'est se condamner à ce qui fait consensus, sans se donner les moyens

de pousser les portes oubliées et d'ouvrir de nouveaux chemins.

Un tel dialogue imaginaire, paradoxalement, déconcerterait moins un lecteur antique que nos contemporains. Il était courant chez les Grecs et les Romains de s'adresser aux morts, même les plus illustres, pour leur demander avis, voire leur faire reproche. Suivons cette tradition qui avait repris quelque vigueur au siècle des Lumières avant de s'éteindre sous l'influence du positivisme.

Dialogue donc. Mais avec qui? Pour le monde gaulois les candidats antiques ne sont guère nombreux. L'un d'eux paraît s'imposer parce qu'il a légué le texte le plus long sur la Gaule, parce qu'il a bien connu le pays pour l'avoir parcouru en tous sens. Il s'agit de César. Mais sitôt prononcé, son nom suscite l'objection. Conquérant de ce pays, il ne peut revendiquer la neutralité qu'on est en droit d'exiger de tout informateur. Comment peut-il juger en toute indépendance des peuples qui furent ses ennemis? Que savait-il vraiment de la Gaule et des Gaulois avant d'y pousser ses légions, qu'y a-t-il appris dans la confusion de la guerre?

Or c'est à un autre interlocuteur, Poseidonios d'Apamée, que César doit justement toute sa documentation sur la Gaule et sur les Gaulois. Poseidonios, lui, ne peut donc faire que l'unanimité car il fut l'une des personnalités les plus fascinantes de l'Antiquité, un homme à l'esprit encyclopédique; il s'est rendu en Gaule dans les années 100 av. J.-C. pour faire ce qu'aucun humain n'avait entrepris avant lui, observer et étudier le pays et ses habitants sous tous leurs aspects, ce à quoi son savoir quasi universel le préparait mieux que quiconque.

Pour autant le dialogue avec ce philosophe – car c'est par cette qualité qu'on le désigne habituellement – ne s'annonce pas si facile. Les longs écrits qu'il a consacrés à la Gaule, à ses habitants, aux phénomènes naturels qu'on peut y observer, aux voisins mêmes des Gaulois, ont disparu pour une large part, ou furent partiellement recopiés ou résumés par ses contemporains. Si nous en disposions, nous aurions entre les mains la matière utilisée sans retenue par le conquérant de la Gaule, une

notice géographique, ethnographique et historique en même temps qu'une sorte de guide touristique. En réalité, c'est l'œuvre tout entière, également philosophique et scientifique, de Poseidonios qui a connu ce sort et qu'il faut aujourd'hui reconstituer. Les philologues se sont attelés à la tâche depuis un siècle et demi. Mais pour la Gaule, le travail reste à faire. Ce pourrait être l'objet de ce livre. Pour autant, il ne comblerait pas le rêveur que je veux être et qu'est aussi – je veux le croire – le lecteur, amateur d'histoire. Les débats sur l'identification des sources et leur incertaine filiation finiraient par nous faire perdre de vue notre but, retrouver un pays et ses hommes dans leur vivacité, grâce au discours de Poseidonios. Les pages qu'il a écrites sur la Gaule sont alertes, souvent teintées d'une affection véritable pour ses habitants, intelligentes, ponctuées de comparaisons littéraires avec les réalités grecques qui sont autant de clins d'œil à l'adresse de son lecteur, une forme d'humour avant la lettre. Il serait dommage de perdre ici la fraîcheur du regard de cet observateur antique, que ses quelques écrits sauvegardés de l'oubli nous font aimer.

Le plus simple est de refaire avec Poseidonios le voyage qu'il a lui-même accompli il y a vingt et un siècles, sur le mode qui vient d'être proposé, le dialogue entre deux observateurs d'une même réalité. La distance chronologique n'est pas un obstacle. Deux hommes, que séparent le temps et les progrès illusoire de la civilisation matérielle mais que réunit la même culture traversant les âges s'interrogent sur un morceau d'humanité. L'un est conscient qu'il est en voie de disparition, l'autre sait qu'il appartient bien au passé. Dans leur conversation les questions fusent des deux côtés. Le représentant de l'Antiquité est aussi avide de savoir que son interlocuteur. Ni l'un ni l'autre n'a réponse à tout. Mais les questions que chacun pose sont déjà des formes de réponse. Ainsi, ce qui pourrait sembler jeu gratuit se révélera le bilan implacable de nos méconnaissances, soulignées à la fois par un Poseidonios toujours en quête de vérité et un archéologue du XXI^e siècle, le porte-parole de chacun de nous.

Les étapes de ce voyage? C'est d'abord l'excursion même du voyageur antique, marquée par les observations purement géographiques et l'enquête ethnographique. C'est ensuite un essai de mise en perspective historique, la synthèse entre ce que Poseidonios a lu chez ses devanciers concernant les périodes antérieures, et la situation qu'il a lui-même observée. La troisième étape nous projettera dans un avenir rétrospectif: quel est le futur de la civilisation gauloise? Question obsédante pour les Romains que Poseidonios fait sienne, mais pour d'autres raisons. Les nouveaux maîtres de la Méditerranée voulaient savoir s'ils devaient toujours craindre les Gaulois ou s'ils pourraient, comme leurs autres voisins, les conquérir facilement. Lui, le représentant de l'ancienne et brillante civilisation grecque, observait seulement, comme dans un laboratoire, cette formidable machine de domination qu'on a appelée plus tard l'« impérialisme romain », déjà en marche sur un monde qui va sombrer. Derrière l'exemple gaulois se profile l'inexorable marche de l'humanité des peuples conquérants avançant sur les décombres de leurs conquêtes.

Voyage imaginaire donc. Il fut tel pour Poseidonios lui-même, qui ne vit de ses yeux qu'une partie de la Gaule, ne s'y déplaça qu'accompagné de Romains, ne dialogua avec les Gaulois que grâce aux interprètes et dut faire appel à ses propres lectures pour combler les vides d'une documentation qu'il était pourtant venue chercher sur place.

Ainsi, le rêve d'aujourd'hui prolonge seulement celui d'hier. Le philosophe antique l'avoue dans chacune des pages conservées de son œuvre. Spontanément, il compare ces Gaulois rêvés aux héros d'Homère. On ne saurait imaginer meilleur hommage de l'histoire au mythe. Voilà comment il perpétue jusqu'à nos jours le philhellénisme dont il gratifiait ces Gaulois dont nous faisons nos premiers ancêtres nationaux.

LE MEILLEUR DES GUIDES, POSEIDONIOS D'APAMÉE

L'historien et l'ethnologue ne diffèrent guère en leur démarche. Tous deux tentent d'approcher au plus près les hommes qu'ils étudient en collectant leur documentation auprès des sources les plus directes. Pour l'un, ce sont les textes contemporains ou de peu postérieurs aux événements qu'il questionne. Pour l'autre, il s'agit souvent du discours d'un informateur le meilleur possible, auquel il demande à la fois de bien connaître la société examinée et de la décrire quasi de l'extérieur, comme s'il devait déjà produire lui-même un texte oral objectif, préfigurant celui du scientifique. L'étude de la Gaule indépendante, c'est-à-dire des cinq siècles précédant la conquête romaine, nécessite le recours conjoint à ces deux méthodes. En effet, les Gaulois, utilisant de façon plus que limitée l'écriture, n'ont laissé derrière eux aucun texte sur leur civilisation ; ils ont encore moins procédé à leur histoire. Leurs voisins, Grecs et Romains, l'ont fait à leur place, mais à leur manière, de leur point de vue, ne mentionnant que les faits et les hommes qui se rattachaient à leur propre histoire. Parallèlement, les mêmes Grecs et Romains se sont exercés aux premières recherches ethnographiques, dans la lignée des travaux d'Hérodote, et la Gaule se trouva ainsi l'un de leurs terrains d'étude privilégiés.

Étudier aujourd'hui la Gaule, c'est donc tout à la fois interroger l'histoire grecque et romaine, recueillir les fragments de l'ethnographie antique et procéder à une reconstitution, actuelle mais partielle, que permettent les données de l'archéologie. Si la troisième tâche paraît aisément réalisable, il est plus difficile de mettre la main sur l'interlocuteur antique qui permettrait d'accomplir les deux premières. Nos prédécesseurs avaient pris l'habitude, depuis près de cinq siècles, de s'adresser à César. Son récit de la *Guerre des Gaules* montre qu'il est non seulement celui qui a le plus voyagé en ce pays – même si ses pérégrinations peuvent difficilement passer pour des explorations scientifiques –, mais

encore qu'il avait des connaissances d'ordre plus général sur la civilisation celtique et sur les différents peuples qui occupaient la Gaule. Cependant, à l'usage, le texte qu'il a légué se révèle entaché de graves défauts. Cette source documentaire qui a alimenté, depuis la Renaissance, des centaines d'ouvrages historiques n'est certainement pas le témoignage relativement direct dont pourrait rêver l'ethnologue.

Nous l'avons vu, César permet, malgré tout, d'identifier un informateur presque idéal. L'étude des textes antiques, la philologie, n'a pas eu beaucoup de mal à découvrir l'écrivain anonyme qui se cache derrière la célèbre description des Gaulois du livre VI de la *Guerre des Gaules* de César¹. On a remarqué très tôt² que cette dernière trouve d'étranges échos similaires chez deux autres auteurs, Diodore de Sicile et Strabon. Or Strabon cite nommément à plusieurs reprises sa source, c'est notre futur compagnon et guide, Poseidonios d'Apamée. La comparaison des trois versions montre que chacun a utilisé cet auteur plus ancien, selon sa propre personnalité et le but qu'il assignait à son travail. César rédige un livre d'histoire pour lequel il a besoin de donner vie à ses principaux acteurs. Strabon veut décrire le monde habité au début de notre ère. Diodore de Sicile brosse un tableau de l'histoire universelle en utilisant de multiples auteurs dont il reproduit les extraits sans chercher à les altérer. Par bonheur, Poseidonios d'Apamée a aussi été mis à contribution, chaque fois qu'il était question de la Gaule, par de nombreux autres auteurs, Timagène, Denys d'Halicarnasse, Tacite, Plutarque entre autres. Depuis le début du 1^{er} siècle précédant notre ère, il faisait donc figure, parmi les siens, d'autorité incontestable pour tout ce qui touche à la Gaule et aux Gaulois.

Il paraît bien être l'interlocuteur que nous recherchons. Sa vie et l'ensemble de son œuvre vont achever de nous en convaincre. Il est citoyen du monde méditerranéen, comme on

1. César, *Guerre des Gaules*, VI, 13-20.

2. W. Mannhardt, *Wald-und Feldkulte*, Berlin, 1875, t. I, p. 526-534.

parle aujourd'hui de « citoyen du monde » : ses intérêts, ses passions le portent vers toutes les parties de la Terre alors connues, qu'il n'hésite pas à parcourir chaque fois que la possibilité s'offre à lui. Qui plus est, sa longue vie se déroule à une période charnière de l'histoire universelle, alors que le monde antique passe définitivement de la domination culturelle grecque à l'impérialisme affirmé de Rome. Ses origines le préparaient à comprendre mieux que les Grecs continentaux ce déplacement inéluctable du centre de gravité du monde, de l'est vers l'ouest. La naissance de Poseidonios est située généralement après 140, soit peu après la chute de Carthage et de Corinthe, au moment où Numance est prise par les Romains. Il avait fait des études classiques et fréquenté les grands centres culturels grecs, Athènes, Rhodes, Pergame, peut-être Alexandrie. Il est sûr, en tout cas, qu'il suivit les cours d'un des plus grands philosophes du milieu du II^e siècle, Panaëtios, l'un des maîtres du stoïcisme et plus précisément de ce qu'on appelle le Moyen Portique, deuxième période de ce mouvement philosophique. Mais il est probable qu'il fréquenta également, comme c'était l'habitude, l'autre grande école philosophique du moment, la Nouvelle Académie. Poseidonios est, en effet, l'un des stoïciens qui furent inspirés par la pensée de Platon et surtout par la nouvelle lecture qu'en proposa Carnéade. Le Moyen Portique est précisément issu de cette rencontre.

Si l'on connaît assez bien sa formation philosophique, parce que son œuvre laisse transparaître les influences attribuables aux différents maîtres qu'il a pu connaître à Athènes, on ignore à peu près tout de son éducation scientifique. Il est sûr, en tout cas, qu'elle fut très précoce et se trouva renforcée par l'enseignement de Panaëtios, l'un des premiers à opposer la pratique à la théorie, le devoir à la vérité. Ce dernier ne craignait pas de côtoyer les hommes politiques, comme l'avait fait Platon avec Denys de Syracuse ; il était l'ami de Scipion Émilien. De la même manière, Poseidonios sera plus tard le maître, l'ami et l'historien du grand Pompée.

Il apprit auprès de Panaïtios qu'on ne peut séparer l'homme de son environnement naturel, social et historique. Sa jeunesse en terre orientale, sa scolarité dans une Athènes en cours de romanisation, puis son installation à Rhodes au cœur de la mer Égée lui firent prendre conscience de toutes les contingences qui pèsent sur l'homme et sa pensée. On peut supposer que ses voyages précoces l'ont sensibilisé à l'étude de la géographie, qui deviendra l'une de ses nombreuses spécialités. Panaïtios, une fois encore, a dû le familiariser avec la cosmologie, étude générale de l'univers, qui fut certainement pour lui la clé permettant d'accéder à des disciplines plus spécialisées dont l'étude était alors en germe : physique, chimie, météorologie, géologie. Les travaux remarquables que Poseidonios a accomplis dans ces différents domaines suggèrent qu'il s'y est intéressé très jeune et qu'il est allé recueillir l'enseignement de tous les grands scholarques du monde méditerranéen oriental, à Athènes, à Rhodes et à Pergame.

Une telle disponibilité suppose à la fois des moyens financiers importants et un réseau familial ou amical facilitant les différentes escales du jeune Apaméen. On pense avec beaucoup de vraisemblance qu'il appartenait à une riche famille, d'origine grecque ou hellénisée, versée dans le commerce international. Ainsi s'expliquerait que très tôt, dans les années 100, il se soit établi dans l'île de Rhodes, peut-être pour y rejoindre son père. À cette époque, l'île joue le rôle de principal carrefour entre l'Asie Mineure, le Pont-Euxin, la Grèce, la Sicile, l'Occident et l'Égypte et veut aussi tenir une place dans la concurrence intellectuelle qui oppose Athènes aux autres cités hellénistiques. C'est peut-être ce qui explique que Poseidonios s'y soit installé. Il a pu y être appelé pour fonder l'école stoïcienne de Rhodes. Toujours est-il que, peu de temps après son arrivée dans l'île, il y enseigne déjà. Les décennies suivantes lui vaudront une renommée qui s'étend à toute la Méditerranée, jusqu'à Rome. Cette activité philosophique lui permet d'approfondir les contacts avec l'une des meilleures écoles scientifiques du monde grec, qui s'est épanouie dans l'île depuis le début du III^e siècle, fondée par Hipparque,

le plus grand astronome de l'Antiquité. Il y avait laissé des disciples, ainsi que des machines sophistiquées pour l'observation des astres, que Poseidonios améliorera encore. Hipparque avait perfectionné les mathématiques, inventant notamment la trigonométrie, et les méthodes de cartographie. Ces avancées scientifiques considérables seront mises à profit par Poseidonios dans tous les domaines.

Pourtant, à Rhodes, son activité ne se limite pas à l'enseignement et à la science. Très tôt, on lui confie des responsabilités politiques, après lui avoir rapidement accordé le titre de citoyen rhodien. Il devient ainsi prytane, c'est-à-dire l'un des premiers parmi les sénateurs, chargés de préparer et de diriger les séances du Sénat et de l'assemblée du peuple, ayant également pour mission de recevoir les ambassadeurs. C'est d'ailleurs dans le domaine de la politique étrangère que l'action de Poseidonios est la mieux connue : il est nommé ambassadeur en 86 et il effectue une mission importante à Rome la même année. Il y rencontre Marius, le vainqueur des Cimbres et des Teutons. Selon toute vraisemblance, il vient négocier les intérêts de Rhodes, retisser l'alliance qu'elle a entretenue avec Rome pour combattre Mithridate et tirer bénéfice de l'aide qu'elle lui a apportée.

Dans le domaine de la politique internationale, ses vues politiques sont influencées par la morale déjà humaniste de Panaïtios. À la fin du II^e siècle, le monde n'est plus dominé par les Grecs et incarné par eux, et c'est Rome qui se présente comme la solution la moins catastrophique. Panaïtios avait donné l'exemple en s'installant un long moment à Rome, où il fréquenta le cercle de Scipion et contribua à l'installation en Italie centrale de la culture hellénique. Poseidonios, de son côté, préfère continuer à vivre dans la partie orientale de la Méditerranée mais ne demeure pas moins convaincu que Rome peut seule sauvegarder l'équilibre du monde. En cela, il ne diffère guère de Polybe, son maître en histoire, dont il poursuit l'œuvre en écrivant une *Suite à Polybe* ou *Histoires* pour la période allant de 146 à 96 av. J.-C. Il est cependant plus critique que lui sur les méthodes

que les Romains utilisent pour pacifier leurs voisins et s'intéresse davantage aux civilisations périphériques du Bassin méditerranéen que ces derniers s'apprêtent à dominer. Sa curiosité naturelle ne sera pas sans incidence sur la manière bien particulière avec laquelle il abordera le monde gaulois.

Tous ces éléments conjugués ont à l'évidence préparé Poseidonios à devenir un savant universel. Ses contemporains et ses disciples le surnommaient *Polymathestos* («le grand savant en toutes choses»). Et il est vrai qu'il n'y a guère qu'Aristote auquel il puisse être comparé. Cependant, il se distingue de la plupart de ses prédécesseurs par une curiosité sans limites et un esprit pratique qui en fait l'héritier d'Archimède et d'Hipparque. Pour autant, l'universalité de ses recherches ne l'amène pas à s'éparpiller en des domaines disparates. C'est tout le contraire. La construction intellectuelle à laquelle il parvient se présente comme un immense édifice pyramidal. À la base se situent les sciences instrumentales : mathématiques, physique, astronomie. Au-dessus prend place la connaissance du milieu naturel de l'homme (géographie, météorologie, histoire), puis vient l'anthropologie qui est un ensemble de disciplines visant à mieux connaître l'individu (connaissance physique, l'équivalent d'une psychologie et d'une sociologie). Enfin, au sommet, trône l'éthique, appliquée à l'homme dans son milieu humain, naturel et cosmique. Toutes les études de Poseidonios se rapportent donc à l'homme. À ses yeux, la philosophie, qu'il chérit particulièrement et qui est la principale matière de son enseignement, n'est possible qu'à la suite de cette immense propédeutique.

Dans chacune de ces disciplines, il accomplit des progrès significatifs. Il étudie l'origine des civilisations et des techniques, il écrit une histoire de la campagne de Pompée en Orient ; en géographie, il est le premier à noter et à définir l'influence du céleste sur le terrestre et donne la première interprétation plausible du phénomène des marées par l'influence de la lune et du soleil. Sa «météorologie» le conduit à proposer une théorie intéressante de l'influence du climat sur le comportement humain.

Par ailleurs, passionné de calcul et d'astronomie, il procède aux mesures longitudinales de points remarquables. Il rédige de nombreux livres sur la physique, la géométrie, l'astronomie. Il étudie les passions et en propose une thérapeutique. En philosophie, il se consacre surtout à l'éthique et n'hésite pas à aborder les terrains difficiles où la religion intervient dans le comportement des hommes : de nombreux livres sont consacrés aux dieux, aux héros et génies, au destin et à la divination. Sujets sur lesquels il adopte une attitude très critique, rompant avec la traditionnelle tolérance des philosophes le précédant.

Ce n'est là qu'un tableau très partiel de son œuvre, reconstituée à partir des fragments recopiés, des résumés, des citations de titres de volumes qui sommeillent chez les auteurs postérieurs. Au minimum, il s'agit d'une centaine de livres. Aucun n'a été conservé dans sa totalité, pas même un chapitre entier. Le cas n'est pas isolé : nombre d'auteurs grecs ont vu leurs œuvres disparaître avec les grandes bibliothèques qui en conservaient les rares exemplaires, beaucoup de ces auteurs n'ayant même laissé aucune trace de leur nom. À leur différence, Poseidonios d'Apamée a non seulement suscité d'innombrables témoignages sur ses travaux, mais a influencé de nombreux auteurs postérieurs dans les domaines les plus divers. Chez les historiens, on compte César, Diodore de Sicile, Plutarque, Tacite, chez les géographes Strabon, chez les philosophes Cicéron, Diogène Laërce et Sénèque, chez les mathématiciens Proclus, chez les savants en médecine Galien, parmi tant d'autres. Depuis le milieu du XIX^e siècle, historiens et philologues se sont attachés à reconstituer son œuvre. Aujourd'hui, une édition anglaise exhaustive de tous les fragments connus ne compte pas moins de deux cent cinquante pages¹. Mais il faudrait y ajouter les résumés et les emprunts indirects de la part de ses lecteurs antiques. L'exercice est malheureusement plus difficile, parce que plus subjectif. C'est cet état fragmentaire, à coup sûr imparfaitement représentatif

1. *Posidonius. I. The Fragments*, éd. L. Edelstein et I.G. Kidd, Cambridge, University Press, 1972.

de la totalité, qui nous oblige à compléter son œuvre et parfois à nous substituer à l'auteur lui-même, alors que nous aimerions ne lui apporter ici qu'un simple commentaire.

Mais si Poseidonios est l'interlocuteur indispensable à qui veut connaître la Gaule, ce n'est pas parce qu'il est le premier à s'y être intéressé ni le plus célèbre voyageur étranger qui l'ait parcourue. On a bien sûr évoqué César mais il faudrait citer aussi Pythéas qui, dès le III^e siècle, navigua sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche et fit escale chez les peuples riverains. L'un et l'autre ont certainement accompli un périple plus long en Gaule que Poseidonios. Mais ils ne le firent ni dans le même but ni avec une préoccupation documentaire, et encore moins avec une méthode scientifique. Poseidonios, en Gaule, se comporte comme le savant qu'il est ordinairement. Tout le passionne : le paysage, les phénomènes naturels, le climat, la végétation et surtout les hommes. Ainsi est-il conduit à devenir le premier « ethnologue » des Gaulois, bien avant que cette science ne soit théorisée à la fin du XIX^e siècle.

Poseidonios se rend en Gaule dans les toutes premières années du I^{er} siècle av. J.-C., soit une quarantaine d'années avant la venue de César. On ne connaît ni le but ni les circonstances exactes de l'expédition mais seulement une partie de ses résultats scientifiques. Il est seulement certain qu'il n'a pas accompli cet effort – car c'en était un – par hasard. La Gaule était au cœur de plusieurs de ses préoccupations politiques, géographiques, historiques et philosophiques. Connaissant toute la littérature grecque existant sur le pays, il voulait comprendre quel rôle pouvaient jouer les Celtes dans le nouvel ordre mondial qui s'instaurait sous ses yeux. Il désirait également apporter des réponses aux énigmes que posait ce qui était considéré comme l'extrémité des terres habitées, étudier et observer l'Océan entre autres. Il lui fallait, dans le cadre de son projet de poursuivre l'histoire de Polybe, narrer les événements qui s'étaient déroulés en Occident et sur lesquels peu d'historiens s'étaient penchés, principalement l'invasion des Cimbres et des Teutons. Enfin, il

se passionnait pour les druides qui paraissaient donner écho à sa propre théorie d'un âge d'or, une période ancienne et mythique où les sages auraient été au pouvoir. Avec de telles questions à l'esprit, son séjour en Gaule ne pouvait être un simple voyage d'affaire pimenté d'un peu de tourisme.

Il est vraisemblable qu'il partit de Rome, où il avait des attaches, vers Massalia où nous savons qu'il séjourna. On ignore si c'est à cette occasion qu'il effectua un séjour en Espagne ou s'il s'agit de deux voyages distincts, à peu près à la même période. Quoiqu'il en soit, il faut imaginer qu'il est demeuré au minimum deux ou trois mois en Gaule. Pour pénétrer dans le sud-est du pays, alors Province romaine depuis une trentaine d'années, il lui était nécessaire d'avoir non seulement l'assentiment mais aussi l'appui logistique des Romains qui durent aussi l'accompagner. Chez les Volques, notamment, la sécurité d'un voyageur inhabituel n'était pas assurée d'avance. L'aide diplomatique et peut-être financière des Romains laisse penser que le but initial de celui qui était déjà prytane et ambassadeur de Rhodes devait répondre à une demande de leur part ou, tout au moins, à une attente. Il pouvait s'agir d'une mission auprès du sénat de Massalia.

Il est malaisé de reconstituer le parcours que Poseidonios a pu effectuer en Gaule. Il est sûr qu'il est demeuré quelque temps dans la cité phocéenne qu'il a visitée et où il dut être hébergé par des correspondants commerciaux ou politiques. Cependant l'essentiel de son expédition a dû se dérouler à l'ouest de Massalia, en direction de l'Atlantique. De là, il dut vouloir poursuivre le long de la Gironde jusqu'à l'Atlantique pour y observer l'Océan et le phénomène des marées.

Il faut donc raisonnablement penser que Poseidonios ne s'est nullement contenté de visiter l'arrière-pays de Massalia, comme cela fut écrit parfois, mais qu'il n'a pas pu non plus prendre le risque de s'aventurer trop loin dans la Gaule celtique¹. Il s'est

1. Par « Celtique », il faut toujours entendre le territoire initial des Celtes, le Massif central et ses marges, jusqu'à la Loire, l'Océan, la Garonne et la Méditerranée.